

1. NANDO DE COLO, MVP CHOLETAIS DU MOIS DU MOIS DE MARS

Pour le cinquième mois consécutif Nando DE COLO a été élu joueur du mois de CB. Nando très en forme pour ce mois de mars car il est devenu le meilleur marqueur français du championnat de ProA. Il a remporté 38% des suffrages devant Claude MARQUIS 20% et Tony DOBBINS 13%.

Il était d'ailleurs en course pour remporter le trophée LNB du meilleur joueur du mois. Malheureusement, il a été devancé par Nicolas BATUM du Mans.



Photo : Etienne LIZAMBARD

Nando DE COLO est aussi plébiscité pour remporter le titre de MVP de la saison.



BASKETNEWS
L'HEBDO D'

Jeudi 3 avril 2008
Numéro 389

CELTICS
DERRIÈRE LES STARS QUI SONT LES COLS BLEUS ?

NCAA
UCLA ET UNC FAVORIS DU FINAL FOUR

INTERVIEW
STEPHEN BRUN (GRAVELINES DK) :
«IL FALLAIT SE BOUGER LE CUL !»

POURQUOI LE CHOLETAIS PEUT ÊTRE ÉLU MEILLEUR FRANÇAIS DE PRO A

DE COLO MVP ?

SCIARRA, BATUM, JULIAN ET MASINGUE DANS LA COURSE

L 13673 - 389 - F: 3,00 €

DOM 4,80 € - BEL 4,20 € - Port.com 4,20 €

Une de BasketNews – Jeudi 3 avril 2008

La révélation De Colo

Mental : imperméable

→ «Il ne se pose pas de questions.» Tchicamboud est étonné. «Jamais. Du jour où il est rentré sur le terrain avec les pros, il n'a pas réfléchi, il a joué son jeu et voilà. Il est très fort mentalement. Quand tu commences à le bousculer, il va répondre parce que c'est un nerveux, un vrai Ch'ti ! Mais il ne perd pas le contrôle. Il garde son sang-froid. Aux As, quand Conley le bouscule, il a su répondre, par des paniers, des fautes provoquées.» Incroyablement stable, culotté, il ose, sans forcer, mais sans jamais se prendre la tête. «Il se fait contrer, il rate un tic, ça ne le traumatise pas», a remarqué Monclar. «C'est un garçon qui doute peu. L'imagine que sa confiance vient aussi du fait que c'est un brave mulet d'entraînement.» «Il est calme, serein», rajoute Kunter. «Il est dans son monde, mais son monde, c'est le basket. Donc où qu'il soit, équipe de France, All-Star Game, As, Europe, ça ne changera pas grand-chose pour lui. Il sait pourquoi il est là, a confiance et se fixe des objectifs.» Et il répond présent.

Tir : un sacré bras

→ «C'est un scoreur-shooteur», résume un scout NBA tenu à l'anonymat. «Il a l'instinct naturel pour marquer des points. Il marquera quoi qu'il arrive, il peut s'adapter à la défense mais son meilleur atout, indéniablement, c'est son tir. Excellent.» Ce qui est rare est cher, donc le bras de Nando, pour le basket français, est sans prix. Plus de 40% à trois-points – dont des tirs difficiles et des fins de possessions – pratiquement 90% aux lancers, un vrai spécialiste. «C'est la base de son jeu», affirme Monclar. «Il a la distance NBA, il est très fort de face, si le pick'n'roll est porté sur la ligne à trois-points, il peut shooter derrière. À cette distance, il est plus en extension qu'en suspension, mais il a également un truc qui n'est pas neutre, c'est qu'il est capable de tirer dans le périmètre extérieur à deux-points. Très rare.» L'arsenal complet. «L'année dernière, il prenait ses tirs sur retour de passe après fixation», embraye Kunter. «Cette année, il a commencé à trouver son propre tir après le dribble. C'est très important pour un extérieur. Quand tu crées ton tic, ça devient très compliqué pour la défense. Maintenant, on joue beaucoup les pick'n'roll sur lui, et même seul, il n'a plus besoin de fixation.»

Dribble : vers le cercle

→ «Une grosse qualité de Nando, c'est que quand il dribble, il va au cercle.» Erman Kunter n'aime pas beaucoup la culture américaine du dribble croisé sur place, qui fait fureur sur les playgrounds. «Il y a beaucoup de joueurs qui dribblent pour rien, latéralement au cercle.» Parfois spectaculaire mais souvent stérile en raison du temps perdu face aux aides défensives. Quand Nando pose la balle au sol, c'est pour avancer, prendre la défense par surprise et créer quelque chose. «Son dribble est excellent sur sa main droite, sur sa main gauche aussi, mais il démarre moins puissamment à gauche», analyse Jacques Monclar. Pour son pote Steed, l'ambidextrie de Nando dans les habiletés est encore plus impressionnante à la finition. «Main droite main gauche, il n'y a aucune différence pour lui en lay-up. Il est ambidextre, franchement, il est étonnant.»

Détente : contrôle en l'air

→ «Pour un blanc, c'est pas mal !» Steed Tchicamboud se marre. On sent que ça chambre dans le vestiaire choletais. Erman Kunter défend son poulain. «Un joueur comme lui n'a pas besoin de beaucoup de détente. L'explosivité en revanche, c'est beaucoup plus important.» «Il ne monte pas très très haut, mais il reste longtemps en l'air», précise toutefois Jacques Monclar. «En plus, il a un excellent contrôle de son corps et excellent contrôle technique pendant le saut. D'ailleurs, il fait des trucs sympa, assez spectaculaires.» Nando trouve parfois ainsi des angles de passes risqués mais magnifiques.

Appuis : fondamentaux parfaits

→ Tranchant comme l'acier mais souple comme une anguille. Insaisissable. «Il a une qualité d'appuis excellente», savoure Jacques Monclar. «Il est solide au sol et peut contrôler sa vitesse, la transférer en énergie verticale, se stopper, changer de direction.» En général, pour ses attaques de cercle, Nando choisit le chemin le plus court. En revanche, quand il joue le pick'n'roll en drive, sa vitesse de pied lui permet de s'appuyer sur l'aide défensive, de poser un reverse et de repartir à 90 degrés, ou même passer au milieu des deux défenseurs, le tout en une fraction de seconde. «Quand quelqu'un essaye de créer un contact avec lui, il est capable de s'écarter, de revenir, de passer à gauche, à droite, il est facile», fait remarquer Steed Tchicamboud. «En plus, grâce au travail, il est désormais plus puissant sur ses appuis, il est capable de terminer ses actions plus fort qu'avant», ajoute Kunter.

Depuis les As, le bolide De Colo 2008, formidable F 1 (1,95 m, 20 ans), a décollé. Il élève son jeu et celui de son équipe à un niveau qu'on n'attendait pas. Examen du moteur, du châssis et de la carrosserie.

Par Thomas BERJOAN

UN MOTEUR

Leadership : par l'exemple

→ «Il est trop tôt pour lui pour être un leader vocal.» Erman Kunter trace une limite. Il n'y en a pas tant que ça autour de Nando. «Tout le monde le respecte, mais on attend de lui qu'il exécute, qu'il soit un joueur d'impact. J'ai toujours peur de demander trop, surtout avec un joueur un peu réservé au départ. Il a déjà grosses responsabilités en attaque. Si on met trop de poids sur les épaules, on peut perdre les qualités premières.» Ce qui ne l'empêche d'être cherché par ses coéquipiers et de prendre ses responsabilités. D'autres que lui ont déjà évolué dans ce registre. «Il est Rigaudière», formule Monclar. «Leader sur le terrain, par l'exemple. Il s'impose par sa capacité à être solide, à ne jamais abandonner, à prendre des coups, à les rendre, à ne jamais l'ouvrir.»

Défense : planqué ?

→ Potentiellement, Nando a tout ce qu'il faut pour devenir un bon défenseur. «Il a le coffre pour arrêter son vis-à-vis», estime Monclar. Sauf que pour l'instant, selon son coéquipier Steed Tchicamboud, il n'a pas de réelle responsabilité à Cholet. «En défense, c'est Dobbins ou moi qui prenons les forts extérieurs en face. Lui prend le moins bon, mais il défend. Ça va, je trouve, il a des cannes !» Nando, pour des raisons stratégiques, se retrouve parfois sur des postes 3 plus physiques que lui, mais sa vitesse lui permet tout de même d'exister.

Puissance : étonnamment solide

→ «Il est surprenant.» Jacques Monclar est bluffé. «Quand on le voit comme ça, on ne s'imaginerait jamais qu'il a toutes les qualités physiques qu'il démontre. Quand il pénètre, on se dit il va se faire cueillir, et puis non, il est solide au choc. Je crois même qu'il va devenir costaud.» Pas de muscle apparent, pas de grosse carcasse. Mais Nando n'est pas une brindille non plus, et de moins en moins. «Depuis la saison dernière, il y a eu une nette progression», constate Steed. «Il est moins soft qu'avant. À l'entraînement, on ne siffle pas beaucoup de faute, donc on peut être très dur.» En fait, le cap était surtout psychologique. «Il a besoin d'un peu de temps en salle de musculation mais surtout il a compris qu'il faut accepter les contacts, les duels au corps à corps», note Kunter. «Avant, il ne comprenait pas. Maintenant, il sait.»

Explosivité : ça va venir

→ «Il n'a pas un premier pas très rapide», tranche son coéquipier Steed. «Ça va venir à mon avis», positive coach Kunter. «Nando suit un programme spécial de musculation sur les jambes. Il travaille plus que les autres. Au moins trois séances spécifiques par semaine, alors que les jambes en basket, on ne les travaille pas spécifiquement en muscu.» Pour l'instant, cette lacune relative tempère l'intérêt croissant qu'il suscite outre-Atlantique : «Il n'est pas excessivement explosif», note Luis Fernandez, directeur du scouting international pour le site draftexpress. «Ses limites sur le déplacement latéral mettent en question sa réussite face à des arrières plus rapides (le quotidien en NBA).» Un couperet définitif ? Pas pour son coach. «La qualité physique pure, c'est moins important que le timing, la tonicité au sol pour trouver un tir ouvert», poursuit Erman. «Et il dispose de ces qualités-là.»

Vision du jeu : un créateur

→ Sur ses pénétrations ou les écrans, Nando a fait des passes spectaculaires une spécialité. «Il est fort, mais des fois, il n'y a que lui qui voit les passes», rigole Steed. «Avec lui, faut toujours s'attendre à recevoir le ballon. Si tu n'es pas prêt, lui l'est toujours.» Pour un arrière, sa moyenne de passes (4,0) est très bonne. En jouant meneur, ce chiffre pourrait grimper encore. «Il a une bonne lecture de jeu, notamment à l'opposé», apprécie Jacques Monclar.

Balles perdues : péché mignon

→ «Seul bémol dans son jeu, les balles perdues», Jacques Monclar adore le joueur, mais Nando n'est pas assez précautionneux. Une caractéristique normale pour des jeunes joueurs responsabilisés très tôt. «En général, ce sont des mauvais choix», balance Tchicamboud. «Il veut aller trop vite, il s'enferme dans un un contre trois.» «Quand il joue simple, il joue beaucoup mieux», insiste coach K. «Le plus grand danger pour lui maintenant, c'est qu'il commence à chercher des solutions de passe par rapport à la troisième rotation de la défense. Il se dit, «je pénètre là, ce joueur va aider au pivot, et lui va venir de l'aile, donc je passe là-bas, à l'opposé.» C'est normal avec l'âge, ça va venir.»

Vitesse : lancé comme une balle

→ «La vitesse, c'est sa première qualité». Pour Erman Kunter, c'est évident. Un rebond propre, une sortie de balle bien négociée et le coup est parti ! «Quand il est lancé en contre-attaque, ça devient très dur de l'arrêter», nous confirme son coéquipier Steed Tchicamboud. «Il faut dire qu'à pleine vitesse, il n'est pas gêné par la technique, il est fluide.» «Ce n'est peut-être pas le plus rapide, mais il a toujours un temps d'avance sur les autres», ajoute Vincent Collet, qui l'a vu à son meilleur niveau (29 pts contre Le Mans). Veloce sur les jambes, Nando a également l'esprit vif. Très rarement, il arrête le jeu ou gamberge avant la prise de décision. «Il est très difficile à défendre parce que quand il prend le ballon, il attaque tout de suite», conclut coach Kunter.

ET UN CHÂSSIS DE F1 !

MVP français, le sprint final

VIEUX GÉNÉRAUX OU



Sur l'estrade: des très jeunes qui montent et des anciens qui tiennent. La Pro A n'a plus les moyens de se payer les meilleurs Français dans la force de l'âge, mais ce cinq là ferait rêver. Pour chaque nom, il y a un débat. Et dans sept matches il n'en restera qu'un.

Par Thomas BERJOAN

Nicolas Batum (Le Mans) Meilleur joueur de la meilleure équipe

Beaucoup d'encre a coulé cette saison – à raison – sur l'inconstance, la fragilité et les carences de Nicolas Batum. C'est que le talent immense de l'ailier du Mans est si évident qu'on désirerait que son élosion soit toujours plus rapide et définitive. Et pourtant, le pari risqué du Mans de filer les clés du camion à un gamin de 19 ans est en train de devenir payant. Le groupe a toutes les cartes en main pour terminer premier ou, au pire, deuxième de la saison régulière et le meilleur joueur de Vincent Collet sur l'ensemble du championnat, c'est Batum. Meilleur marqueur, intercepteur et évaluation du groupe, plus gros temps de jeu, deuxième rebondeur, passeur et contreur. Bref, le meilleur chez les meilleurs.

De plus, au-delà de la frustration engendrée par des attentes importantes, Nicolas n'a finalement pas déchiré tant de matches que ça. Cinq

seulement sur 26 en dessous de la barre des 10 d'évaluation. Sa polyvalence lui permet pratiquement toujours d'assurer un service minimum. Et quand Nicolas est bon, son équipe est imbattable. Sept matches à plus de 20 d'évaluation pour lui et autant de victoires au final. La dernière en date, vendredi dernier contre l'ASVEL, est l'exemple magnifique (23 pts, 21 d'éval). En laissant calmement venir le jeu à lui, tout en étant agressif dès qu'il en a eu l'occasion, impliqué dans tous les domaines du jeu, Nicolas a livré une petite merveille de match. Il est sorti vainqueur de son duel avec Robert Conley haut la main. Sur les un contre un, il a contré deux fois l'ailier de l'ASVEL, en pénétration et sur un tir extérieur.

Surtout, son sens du partage a permis à son équipe de dérouler une prestation collective bien supérieure. Plus significatif encore, Batum a pris ses responsabilités en deuxième mi-temps, marquant des paniers importants, notamment derrière la ligne des 6,25 m. Ses progrès dans ce domaine sont d'ailleurs assez spectaculaires. Il a marqué un trois-points au minimum au cours de ses sept dernières sorties (9/20 au total), sans jamais forcer ni oublier de provoquer en direction du cercle. S'il maintient son niveau de concentration actuel, il ferait un lauréat très logique.

Stats : 12,6 pts à 53,9 % (27/72 à 3-pts), 5,4 rbd, 3,2 pds, 1,4 int, 0,8 ct, 2,2 bp, 16,4 d'éval.

Nando De Colo (Cholet) MVP des matches retours

14 points, 8 fautes provoquées, 4 interceptions et 3 passes dans la défaite le week-end dernier contre le champion de France. Pour la plupart de ses concitoyens en Pro A, ce serait un très bon match. Il y a quelques mois de cela, pour lui aussi, la performance aurait été très honorable.

Mais le De Colo nouveau, c'est-à-dire depuis les As – le temps s'accélère de façon parfois prodigieuse à 20 ans – doit défendre un autre statut.

Et ce match perdu contre Roanne fait tâche. C'est dire l'estime portée aujourd'hui à ce jeune arrière. Avant le match de samedi dernier et depuis la 19^e journée, soit grosso modo le début des matches retour, De Colo a affiché un niveau impressionnant : 18,5 points (à 44% aux tirs, dont 44% à trois-points), 4,2 rebonds, 3,8 passes et 1,9 interception. De plus, entre-temps, il y a eu la victoire aux As et un trophée de MVP de la compétition. Collectivement, la défaite contre Roanne a mis fin à une série de neuf victoires consécutives de Cholet en Pro A. Sur cette période, Nando est donc le favori incontestable pour la couronne de MVP français et pourrait même concourir, si la récompense existait, pour le trophée de MVP toutes nationalités confondues.

Mais l'élection récompense l'ensemble de la saison régulière et, sur la durée, Nando a connu une première partie de saison moins consistante que les autres candidats (0 points et -4 d'éval et défaite en ouverture à Paris notamment), un peu à l'image de son équipe. Donc plus encore que pour ses concurrents, les sept matches à venir peuvent crédibiliser ou plomber son dossier. Si le niveau affiché contre Roanne, alors qu'il était explicitement ciblé par la défense de coach Choulet, devenait le nouveau plancher en dessous duquel il ne descend pas et si Cholet continue sa remontée au classement, Nando devient presque incontournable. Sinon, le rendez-vous est pris pour la saison prochaine.

Stats : 14,7 pts à 43,5 % (54/135 à 3-pts), 2,8 rbd, 3,7 pds, 1,9 int, 0,1 ct, 2,7 bp, 13,8 d'éval.

Cyril Julian (Nancy) Le métronome statistique

Vingt matches joués en championnat. Vingt copies entre 10 et 20 points. Difficile de faire plus régulier. L'assurance offensive ultime, le tout à plus de 60% aux tirs. Cyril, le double tenant du titre, déjà récompensé trois fois (2002, 2006 et 2007), soit autant que Stéphane Ostrowski (en ligue, car au

JEUNES PRODIGES ?



Les MVP en LNB

Saison	Joueur (Club)
1987-88	Stéphane Ostrowski (Limoges)
1988-89	Stéphane Ostrowski (Limoges)
1989-90	Stéphane Ostrowski (Limoges)
1990-91	Antoine Rigau (Cholet)
1991-92	Antoine Rigau (Cholet)
1992-93	Antoine Rigau (Cholet)
1993-94	Antoine Rigau (Cholet)
1994-95	Yann Bonato (PSG Racing)
1995-96	Antoine Rigau (Pau)
1996-97	Yann Bonato (Limoges) / Jim Bilba (ASVEL)*
1997-98	Jim Bilba (ASVEL) / Alain Digbeu (ASVEL)*
1998-99	Laurent Foirest (Pau)
1999-00	Moustapha Sonko (ASVEL)
2000-01	Jim Bilba (ASVEL)
2001-02	Cyril Julian (Nancy)
2002-03	Boris Diaw (Pau) / Laurent Sciarra (Paris)*
2003-04	Laurent Foirest (Pau)
2004-05	Laurent Sciarra (Gravelines)
2005-06	Cyril Julian (Nancy)
2006-07	Cyril Julian (Nancy)

*Pendant quelques années, deux votes différents ont existé, désormais réunis en un seul et unique vote pour désigner le MVP.

total, Ostro a été honoré quatre fois) et Jim Bilba, se pose donc en candidat légitime pour une quatrième couronne, ce qui ferait de lui, avec Ostrowski, le deuxième Français le plus honoré de l'histoire, derrière Antoine Rigau (5 trophées).

Pour ajouter de l'eau à son moulin, Julian joue toujours cette saison les premiers rôles avec Nancy, actuellement deuxième ex-aequo avec l'ASVEL. Niveau statistique, argument marteau, Cyril est le meilleur Français à l'évaluation (voir tableau). Pourtant ses chiffres sont pour l'instant moins bons que ceux de 2007 (14,8 pts et 8,2 rbd, 19,6 d'éval), mais assez semblables à ceux de 2006 (12,6 pts et 9,3 rbd, 17,8 d'éval). Largement donc de quoi justifier un nouveau trophée.

Le souci, contrairement aux deux «jeunots», c'est que Cyril n'est pas cette saison le meilleur joueur de son équipe. Et malgré la distinction MVP français/étranger, ce constat pose tout de même problème par rapport à ce qu'on attend d'un MVP. Et à Nancy, le leader est incontestablement Ricardo Greer, sur le plan charismatique, statistique et au niveau des responsabilités. Dans les moments chauds, l'équipe se tourne assez rarement vers son pivot pour débloquent des situations et cela pourrait jouer contre l'ancien pivot de l'équipe de France.

Stats : 14,6 pts à 61,1% (0/1 à 3-pts), 7,5 rbd, 0,8 pd, 1,0 int, 0,2 ct, 1,7 bp, 17,1 d'éval.

Vincent Masingue (Hyères-Toulon) Une saison énorme

À l'évaluation (voir tableau), Bang Bang coiffe d'un cheveu Nicolas Batum et rejoint les grands anciens sur le podium. Cette statistique favoriserait-elle les joueurs expérimentés ? Probablement un peu, ces derniers perdant en général un peu moins de ballons que les jeunes pousses et affichant un meilleur pourcentage, deux catégories pénalisantes dans le calcul final. Quoi qu'il en soit, Vincent réalise pour l'instant une saison magnifique sur la Côte.

Meilleur rebondeur du championnat, avec un petit effort offensif, le pivot du HTV réaliserait un double double en moyenne. Rarissime. Alors, effectivement, il bénéficie d'un coach qui place toute sa confiance dans le 5 majeur. Cela dit, Vincent ne joue «que» 30 minutes en moyenne, car il domine la ligue dans un autre domaine statistique : les fautes (3,8 par match). Quand on ajoute à la ligne statistique de Vincent la défense au sol, la présence et le leadership, cette candidature prend tout son sens.

Cela dit, Vincent cumule plusieurs handicaps. Tout d'abord, il n'est pas un fort scoreur, et l'exception Jim Bilba mise à part, les MVP ont toujours été de solides attaquants. De plus, dans son équipe, il n'est pour que la 5^e option derrière les autres membres de l'équipe type d'Alain Weisz. Plus grave encore, pour l'instant le HTV, malgré une belle semaine des As, a baissé un peu le pied depuis la blessure de Colson. Il n'est donc pas du tout assuré que Masingue joue les playoffs. Ce qui pose problème pour un MVP français.

Stats : 9,7 pts à 52,7% (0/1 à 3-pts), 10,9 rbd, 1,7 pd, 1,0 int, 0,3 ct, 2,3 bp, 16,4 d'éval.

Laurent Sciarra (Dijon) Le sauveur de la JDA

Si on prend la traduction littérale du Most Valuable Player, le joueur qui a le plus de valeur pour son équipe, la définition colle parfaitement au meneur de Dijon. Avec lui, la JDA affiche un bilan équilibré (8v-8d), un pourcentage de victoire qui pourrait permettre de prétendre aux playoffs. Sans lui (1v-6d), c'était la Pro B assurée.

Est-ce que Nicolas Batum ou Cyril Julian, dans des effectifs plus riches, sont aussi drastiquement indispensables à leur équipe que Laurent Sciarra ? Sans doute pas. Au niveau des chiffres, le médaillé d'argent à Sydney est le dauphin statistique de son copain Julian avec une copie très complète. Sciarra est actuellement le meilleur passeur en activité (le

meilleur passeur du championnat est toujours officiellement Sean Colson), présent au rebond et aux interceptions.

Ses détracteurs lui reprocheront évidemment sa défense sur l'homme et son manque de points. Pourtant, lors de son dernier sacre de MVP en 2005, Sciarra affichait des chiffres à peine supérieurs à ceux de cette saison (11,0 pts et 7,5 pds). La grosse différence surtout, c'est que Dijon, par rapport à Gravelines en 2005 qui avait terminé la saison avec un bilan équilibré, se bat actuellement pour éviter la relégation. Cet élément, cumulé aux sept matches d'absence de Sciarra en début de saison, constituent autant d'arguments pour l'écartier de la course.

Stats : 9,8 pts à 45,4% (25/74 à 3-pts), 4,1 rbd, 7,7 pds, 1,9 int, 0,2 ct, 2,2 bp, 16,9 d'éval.

Les meilleurs marqueurs

1	Nando De Colo	Cholet	14,7
2	Cyril Julian	Nancy	14,6
3	Claude Marquis	Cholet	13,7
4	Steed Tchicamboud	Cholet	13,2
5	Nicolas Batum	Le Mans	12,6
6	Stephen Brun	Gravelines	11,2
7	Afik Nissim	Strasbourg	11,1
8	Pape Badiane	Roanne	10,1
9	Ali Traoré	Le Havre	10,0
10	Abdou Mbaye	Dijon	9,8

Les meilleurs à l'évaluation

1	Cyril Julian	Nancy	17,2
2	Laurent Sciarra	Dijon	16,9
3	Vincent Masingue	Hyères-Toulon	16,4
4	Nicolas Batum	Le Mans	16,4
5	Claude Marquis	Cholet	15,6
6	Dounia Issa	Vichy	14,8
7	Pape Badiane	Roanne	14,3
8	Nando De Colo	Cholet	13,8
9	Alain Koffi	Le Mans	12,5
10	Steed Tchicamboud	Cholet	11,9

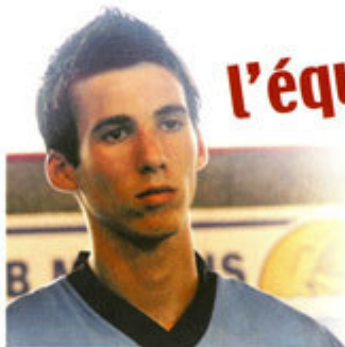
2. RODRIGUE BEAUBOIS ET KEVIN SERAPHIN EN EQUIPE DE FRANCE

Kévin SERAPHIN et **Rodrigue BEAUBOIS** font partis d'un groupe de joueurs susceptibles qui d'être sélectionnés pour jouer le Championnat d'Europe des moins de 20 ans 2008 avec l'Equipe de France.



Photos : Etienne LIZAMBARD

> Valentin Mauves : Après La Mie Câline Basket GO...



l'équipe de France !

L'ensemble des spectateurs présents à l'occasion des finales de niveau Région/Championnat de France, masculines le 27 mai dernier a été impressionné par la prestation du joueur de Tours BC, Valentin Mauves. En effet, en plus de distribuer un nombre très important de passes décisives à ses partenaires, Valentin nous a gratifié d'un « Dunk » spectaculaire en fin de contre-attaque. Nous avons voulu prendre de ses nouvelles.

Valentin pourrais-tu nous décrire ton parcours de basketteurs ?

"J'ai commencé le basket à 4 ans dans un petit club, Aubigny Basket (36), avant de rejoindre le club de l'US Vierzon (18) dans lequel j'ai évolué en benjamin région. C'est au cours de cette saison que j'ai intégré la sélection départementale puis régionale. Je suis rentré au pôle espoir de Tours et j'ai signé dans le club de l'ADA Blois (41) qui évolue au niveau minimales championnat de France. Les ambitions de l'ADA Blois n'étant pas à la hauteur de mes espérances, j'ai rejoint le Touraine BC (37), le club avec qui j'ai gagné le tournoi La Mie Câline Basket GO."

Je vois que tu as évolué à l'ADA Blois (41), sais-tu que Pape Philippe Amagou (Joueur évoluant en Pro A à Nancy) a remporté le Tournoi La Mie Câline Basket GO avec ce même club ?

"Oui, j'ai eu le même entraîneur que lui à Blois. Je me souviens qu'il nous avait parlé du tournoi et qu'il en gardait un très bon souvenir."

Dans quel tournoi vous-êtes vous qualifiés pour les finales avec ton équipe de Tours ?

"Nous nous sommes qualifiés à Vichy. Ce tournoi est pour moi un super souvenir. Le tournoi était très bien organisé. En plus, la coupe et le diplôme d'invitation pour les finales nous ont été remis par les joueurs de l'équipe professionnelle de la JA Vichy et notamment Jimmal Ball qui est un des meilleurs joueurs du championnat de France."

Et le week-end des finales du tournoi à Saint Jean de Monts, qu'en as-tu pensé ?

"C'est vraiment un week-end que je n'oublierai pas. Déjà le cadre était super, tous les gens étaient cool et le tournoi est très bien organisé. Dès notre arrivée, on est super bien accueilli, tout le monde a le sourire, les bénévoles sont tous très gentils. Et puis, ce que j'ai apprécié, c'est que le week-end n'est pas orienté que sur la compétition. Tout le monde est là pour se faire plaisir. Les Crazy Dunkers, c'était génial, la soirée aussi. Tout le monde discute avec tout le monde. Ce qui est intéressant, c'est aussi le mélange des niveaux de jeu. La seule petite déception, c'était de ne pas voir Boris Diaw..."

Avais-tu déjà joué devant un public aussi nombreux que celui du match de la finale ?

"Oui, j'avais déjà joué devant un public important mais avec mes anciens partenaires de Tours, je me souviens que nous avons pris beaucoup de plaisir sur ce match. On jouait sans pression, le public était neutre, ils encourageaient les deux équipes sans jamais siffler."

Depuis les finales du tournoi, tu as intégré le centre de formation de Cholet Basket. Est-ce que cela se passe bien pour toi ?

"C'est beaucoup de travail. On s'entraîne dur tous les jours pour progresser mais

je sais que pour devenir un joueur professionnel, c'est un travail sur le long terme. J'ai récemment joué mes premiers matchs avec les espoirs de Cholet. Le niveau est très élevé. Ce n'est plus du tout le même basket. En tout cas, je suis ravi d'être ici."

Nous avons pu voir que tu venais d'être sélectionné pour la première fois en équipe de France Cadets. Toute l'équipe d'ATLANTINE Basket te félicite.

"Merci, mais ce n'est que le début. Le coach (Tahar ASSED LIEGEON) a choisi de me retenir. J'ai vraiment envie de faire un bon stage. Mon objectif avec cette équipe, c'est de participer au championnat d'Europe cadets qui aura lieu cet été."

Quel est ton joueur modèle ?

"Je rêve de faire la même carrière qu'Aymeric Jeanneau, c'est un peu mon modèle, ma référence."

C'est un très bon choix puisqu'Aymeric est d'origine vendéenne et qu'il a été le parrain du tournoi La Mie Câline Basket Go...

Pour terminer, as-tu un message à faire passer aux participants au tournoi ?

"Profiter un maximum du week-end car des tournois comme celui-là, il n'en existe pas d'autres. Qu'on gagne ou qu'on perde, ce tournoi est un pur moment de bonheur."

Toute l'équipe d'ATLANTINE tient à remercier Valentin pour sa disponibilité et sa gentillesse au cours de cette interview. Nous lui souhaitons bonne chance pour la suite de sa carrière que nous suivrons de près.

Guillaume FRANCHETEAU
ATLANTINE BASKET



4. DES NOUVELLES DES ANCIENS...

- Stephen BRUN

Stephen Brun cartonne, le BCM gagne

«IL FALLAIT SE BOU

En décembre, il parlait. Il allumait son coach, Fred Sarre, dans la presse. Depuis cinq matches – autant de succès – il flingue : près de dix-sept points de moyenne. À l'image de Stephen Brun, le BCM, où Philippe Namyst est aidé par un préparateur mental, a désormais du caractère. Avec sa victoire vendredi à Paris, le club nordiste est sorti de la zone de relégation. Récit, de l'intérieur, d'une saison en montagnes russes.

Propos recueillis par Fabien FRICONNET

Le BCM, ça saute aux yeux, ne joue pas comme une équipe de bas de classement. Êtes-vous d'accord ?

Je ne sais pas... C'est vrai qu'on se lâche, qu'on prend plus de plaisir sur le terrain. Il y a beaucoup plus de solidarité entre nous. On a des joueurs qu'on n'avait pas, comme Marcus Slaughter, qui met un peu de folie dans notre jeu, qui met des dunks...

Il a constamment le sourire aux lèvres.

Oui, c'est un gamin, un grand gamin, né en 1985. Ça nous fait du bien. La semaine à l'entraînement, on travaille mais c'est un peu plus ludique. Le samedi, on a plaisir à se lâcher les ballons, à jouer ensemble, à faire des belles actions. Et le plus important, c'est que quand ça ne va pas, on reste solidaire, on ne se disperse pas. On connaît notre situation. À un moment donné, on a beaucoup discuté pour savoir ce qu'on voulait faire de cette saison. La foutre en l'air ? Envoyer le club en Pro B après vingt ans en Pro A ? Ou alors avoir un peu de fierté, surtout avec la qualité de joueurs qu'on a ? On s'est remué. On a décidé de tirer dans le même sens. Ça fait cinq victoires d'affilée, avec la coupe de France, c'est une première cette saison. Ça fait du bien. Mais on est loin d'être arrivés. On reçoit Chalons, on reçoit Dijon. On ne va pas s'enflammer.

Après la victoire à Paris, vous n'êtes plus reléguables.

Oui, quand on regarde le classement, on voit qu'il y a désormais deux équipes derrière nous. Ça fait du bien. (Il souffle)

Vous semblez jouer en confiance. Est-ce acquis pour de bon ?

Dans le basket, il n'y a pas de vérité. On ne sait pas si on va surfer sur une spirale positive. On va avoir des adversaires qui vont vouloir nous taper et, justement, c'est dans l'adversité qu'on va voir si on est vraiment forts et solidaires.

Qu'est-ce qui vous a remis en confiance ?

(Silence) Bah, je sais pas... Bon, on a changé de coach. Fred (Sarre) est parti. Fred, tout le monde sait que, d'un point de vue technique, c'est l'un des meilleurs en France. Il n'y a rien à dire là-dessus. Il est très fort. Après, au niveau communication, relationnel, c'est différent. Il est dans son truc. Philippe (Namyst) est compétent mais il n'a pas la même expérience. En revanche, au niveau relationnel, il a su nous débrider. Quand il est arrivé, on n'a pas gagné tout de suite. Le changement de coach n'a pas été le déclic. En revanche, on s'améliorait. On perd à Roanne de pas beaucoup, contre l'ASVEL chez nous de peu. On voyait de l'amélioration.

C'est dur ce qui s'est passé autour de Fred Sarre, non ?

J'ai toujours dit que c'était un des meilleurs techniciens de France, voire au-delà. Au niveau



GER LE CUL !»

basket, c'est exceptionnel. Il regarde 54 DVD chez lui, il dort pas de la nuit, il est à fond basket, mais après, humainement...

Au moins avez-vous eu le courage de vos opinions...

Ça a toujours été ça pour moi : me faire taper sur les doigts. Je dis tout haut ce que les autres pensent tout bas. Je sais bien que dans le monde du haut niveau, il faut savoir fermer sa gueule et garder les choses pour soi, mais... Je sais qu'il y a des gens qui m'aiment, d'autres qui me détestent. L'important, c'est de ne pas laisser indifférent.

Au BCM, la situation interne - entre Hervé Beddeleem et le président Christian Devos - est-elle apaisée ou simplement pacifiée en attendant l'été ?

Quand tu commences à gagner, les problèmes, tu les oublies forcément. Mais je pense tout de même que cette saison va laisser des traces. Si on se sauve. Gravelines est une place forte, qui a l'habitude d'être en haut, qui a une grosse masse salariale. Hervé (Beddeleem) est quand même le personnage du club. C'est lui qui a permis au BCM d'avoir une masse salariale comme ça, d'aller en finale du championnat, d'avoir gagné une coupe de France. Il faut sauver ce club. Après, l'avenir du basket, je ne pense pas que ça soit Gravelines. Dunkerque peut-être, Lille vraisemblablement. C'est mon avis et celui des autres joueurs. Le basket du futur, ça doit être dans les grandes villes. C'est pour ça qu'un club comme Paris, ça ne serait pas bonne nouvelle qu'ils descendent, pour le bien du basket français.

Il y a quelques temps, le BCM a fait venir François Elie, préparateur mental proche de Philippe Namyst. Ça change tout ?

Je ne sais pas. Mais dans la situation où on est, je ne pense pas que ça puisse nous faire du mal. Tout est bon à prendre. Il nous a parlé. Bon, je ne dis que parce qu'il est arrivé tout est beau, mais on a gagné cinq matches de suite. Ça a sûrement joué.

Quand est-il arrivé ?

Juste avant la série de victoire. Quand on perdait les matches de peu, qu'on craquait dans le quatrième quart-temps (ndlr : entre le 19 janvier et le 16 février, trois défaites de moins de dix points).

Concrètement, qu'a-t-il fait ?

Il y a eu des entretiens individuels, comme des tests d'embauche, avec recherche des traits de personnalité. Après, il a discuté avec chaque personne, une par une. Il a jugé qui pouvait être leader sur le terrain. Il a beaucoup échangé avec Philippe Namyst, qui a une grande confiance en lui. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est lui qui fait les changements mais presque. Les Américains de 22 ans qui débarquent de l'université, ça les fait rire (ndlr : Stephen rit aussi) mais ils écoutent. On ne peut pas dire que c'est inutile puisqu'on a gagné cinq matches de suite. Sur quoi a-t-il joué ? Je n'en sais rien.

La différence, aussi, c'est que vous avez resserré la défense.

Ah ça, c'est vrai qu'on était un peu portes ouvertes en début de saison...

Cela est-il dû principalement aux choix stratégiques de Philippe Namyst ou à la volonté retrouvée des joueurs ?

C'est les joueurs ! Philippe n'a pas révolutionné notre basket. Il n'a pas changé tous nos principes défensifs. On a récupéré Marcus Slaughter qui a une dimension athlétique différente, qui met des contres en deuxième rideau, qui nous permet d'avoir plus de rebonds défensifs. On a pris conscience qu'il fallait se bouger le cul. Parce qu'en prenant 90 points tous les samedis, on n'allait pas gagner grand-chose. Chacun a pris sur lui de défendre, de garder son mec. Il y a des aides, mais à la base, le basket, c'est des duels. Tenir ton mec.

Avez-vous la sensation que le début de saison est très loin, désormais, que vous vivez une nouvelle saison, en somme ?

Non, non, non. Je sais ce qui s'est passé. (Grave) Je sais que ce début de saison, il est là. Je sais d'où on vient. C'est pour ça qu'on ne peut pas s'enflammer aujourd'hui. On sait quel était notre niveau de jeu. On ne peut pas oublier. On a quand même une belle équipe sur le papier, rien à voir avec une équipe qui joue le maintien. Ça veut dire que c'est nous, joueurs, qui avons déconné. Le coach a beau faire tout ce qu'il veut, ce sont les joueurs qui jouent. Et si on est à chier, on ne peut s'en prendre qu'à nous-mêmes.

Vous évoquez des discussions entre joueurs. À quel point ?

On a parlé... beaucoup, beaucoup, beaucoup. À la fin, ça saoulait même ! Au classement des réunions, on est premiers du championnat ! (Il rit) On a dû en faire soixante-quinze. C'est pas que ça me dérange mais, bon, tu parles une fois, deux fois, cinq fois... Qu'est-ce que tu veux te dire ? Ça peut aider certaines personnes mais ça peut aussi créer des tensions de se dire les vérités tout le temps.

La mauvaise nouvelle, c'est que Joe Bunn va revenir, donc vous allez être obligés de recommencer à perdre...

(Il sourit, ennuyé) Tu veux que je dise des conneries en plus, ou quoi ? (Il rit)

On plaisante mais cette série de victoires a tout de même été réalisée sans lui. Comment expliquer cela ?

Bah, je sais pas. Avec une rotation à quatre intérieurs, c'est difficile pour les egos. À trois, tu sais que tu vas jouer tes 25-30 minutes, que même si tu rates tes deux premiers shoots, tu vas rester sur le terrain. À quatre intérieurs, tu loupes deux shoots, tu vas t'asseoir, donc tu ne vas pas pouvoir faire un bon match. Après, Joe a toujours été très bon partout où il est passé. Un gros bagage technique pour un intérieur d'1,93 m. Gros travail au sol, grosses qualités de main. Bah, c'est peut-être une coïncidence ces victoires sans lui. On verra quand il reviendra.

Vos statistiques personnelles ont augmenté sur la série (16,7 points, 6,2 rebonds, 3,0 passes et 1,2 interception). Pourquoi ?

Plus de temps de jeu. Regarde Thomas Dubiez. Il jouait cinq minutes avec Fred,

vingt-cinq aujourd'hui et c'est un tout autre joueur (ndlr : 11,8 points sur les six derniers matches). Il y en a plein, dans le championnat, capables de produire des gros matches, mais il faut les laisser sur le terrain trente minutes. Je sais que j'ai un rôle plus important. Les gars ont confiance. Ils n'hésitent pas à annoncer des systèmes pour moi. Moi, je suis joueur. Sur le banc, je suis négatif pour une équipe. Ça se voit sur mon visage que ça va pas. Pour une équipe, pour un coach, c'est désagréable de m'avoir dans ces cas-là. J'en suis conscient. J'ai toujours été comme ça. Je dois m'améliorer, mais c'est comme ça. Je suis joueur et, si on me met sur le banc, on m'enlève mon truc. J'aime être sur le parquet, sentir la pression, quand c'est chaud.

Vous êtes devenu un autre joueur ?

Je savais que j'étais capable de produire des prestations comme ça mais il fallait avoir l'occasion de le faire. Ceci dit, je le fais dans une équipe qui est quatorzième donc c'est pas si valorisant. Je préférerais jouer un peu moins mais qu'on soit dans le Top 4 du championnat et que je fasse quelques gros matches par-ci par-là.

L'équipe de France ? Contacts, envies ?

Ah ben, c'est clair que j'ai envie ! J'ai fait la préparation avant le championnat du Monde. J'adore ça, j'adore vivre en communauté avec les gars, le maillot bleu. J'ai eu une sélection au tournoi de Strasbourg, c'était énorme pour moi ! Après, je sais très bien qu'il y a des joueurs meilleurs que moi à mon poste. Il y a Flo, il y en a d'autres. Après, des gars dans le même profil que moi, je sais pas. Des quatre shooteurs, je sais pas si on en a des cent et des mille. Michel Gomez, j'ai fait un an avec lui en A', ça s'est super bien passé. Si on m'appelle, j'y vais en courant avec mes sacs sur le dos, mission commando. Même si je ne suis pas rappelé après, il n'y a pas de problème. J'y vais à fond. Je m'en fous des vacances d'été. Je suis prêt à trimer.

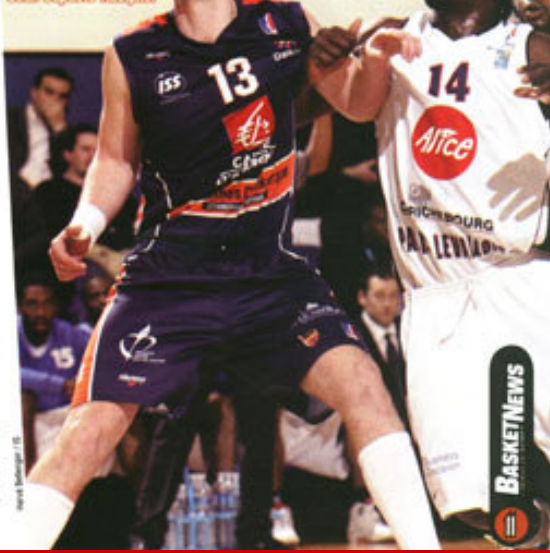
Votre avenir ?

Je suis en fin de contrat. Pour l'instant, je n'y pense pas. Je suis focus sur la fin de saison. La priorité, c'est de sauver le club.

Après ? La NBA, Dallas, avec votre idole Dirk Nowitzki ?

Oui, la NBA, la Dream Team, le passeport ricain... (Il rit)

Le BCM de Brun a remporté une victoire capitale face au PL de Jean Baptiste Adolphe.



PRO A

Un joueur, une question



Mendy, Ferchaud semble conserver de la joie de vivre au sein du club béarnais. En tant que capitaine, il se doit de montrer l'exemple en dehors du terrain, à défaut d'avoir pu s'exprimer sur celui-ci tout au long de la saison.

Une saison à oublier

Une saison qui n'avait pas commencé sous les meilleurs auspices. Il se remémore son retour délicat à Pau après son passage en équipe de France, sans toutefois s'étendre sur le sujet, visiblement sensible. «C'est vrai que la saison a mal débuté pour moi, pour diverses raisons dont je ne souhaite pas parler».

L'une de ces raisons est, sans nul doute, l'arrivée de Shaun Fein, joueur qui possède un profil similaire au sien. «Mon prédécesseur avait signé Fein, et je pense que ça l'a déstabilisé», confirme Mopsus. Autre affaire qui sappe le moral du joueur, des propos prétendument déformés par un journaliste, au sujet d'une probable future éviction du coach d'alors, Olivier Cousin.

Enfin, le changement d'entraîneur, on l'a vu par les chiffres, qui n'a pas été salvateur en ce qui le concerne. Mopsus s'en explique : «Je voulais une équipe possédant une stabilité athlétique, qui puisse

FERCHAUD REFROIDI ?

Depuis le départ d'Olivier Cousin fin novembre, Cédric Ferchaud est abonné au banc de l'Élan Béarnais. Le joueur ne cache pas sa frustration, mais tente de rester positif et de prouver à Laurent Mopsus qu'il a sa place sur le terrain.

Par Mikaël DIAZ, à Pau

Saison paradoxale pour Cédric Ferchaud. Après avoir acquis un nouveau statut d'international l'été dernier, lors du Championnat d'Europe en Espagne, et récupéré le capitaine du club palois après la retraite de l'icône Fauthoux, il n'entre en jeu que très rarement depuis la promotion de Laurent Mopsus. Cloué au banc six fois en quinze matches pour être précis. Il faut ajouter cinq autres matches où il a joué moins de 10 minutes, autant dire des passages anecdotiques sur le terrain.

«Le fait de ne pas jouer est très frustrant», avoue-t-il. «Mais ce n'est pas parce que j'étais en équipe de France et que je suis capitaine de l'Élan Béarnais que je dois naturellement mériter du temps de jeu». Un discours bien policé qui cache des états d'âmes tout autres ? Pour son coach, son peu de temps de jeu s'explique en grande partie par le recrutement palois. «Quand on regarde notre composition d'équipe, on se rend compte qu'on a trois joueurs sur le poste 2. Antonio Graves, qui est incontournable, Shaun Fein et Cédric Ferchaud. J'ai toujours dit que les meilleurs joueraient, je sais que la situation n'est pas facile pour Cédric, mais il s'accroche».

Le message du coach palois est on ne peut plus explicite. Et il n'a pas changé d'un iota depuis sa prise de fonction. Ferchaud savait clairement à quoi s'attendre, d'autant plus que les deux hommes s'étaient entretenus à ce sujet. «Déjà, c'est moi qui ai demandé des explications», révèle Ferchaud, «et Laurent m'a expliqué que pour lui je n'étais pas au niveau de l'année dernière».

Irréprochable dans l'attitude

Pourtant, sous l'ère Cousin, Ferchaud avait des statistiques grosso modo similaires à celles de la saison

passée. En 9 matches, il tournait à 6,5 points à 44,8% dans les tirs longue distance, et avait un temps de jeu décent (18 min en moyenne). En revanche, sur les 9 matches qu'il a joués avec Mopsus aux commandes, le bilan est bien maigre, puisqu'il ne score que 3,4 points en moyenne à 28,0% à trois-points.

C'est donc sous les ordres de Laurent Mopsus que le joueur a perdu présence et confiance. «Je crois que Cédric est en passe de récolter les fruits de son travail», avance néanmoins le coach de l'Élan. Encouragement laissant supposer que Ferchaud sera plus souvent sollicité dans les semaines à venir ? «Ça fait deux matches où il a récupéré du temps de jeu, les portes ne lui sont pas fermées. Il travaille dur et a gardé un bon état d'esprit à l'entraînement, donc ses efforts sont en passe d'être récompensés», ajoute-t-il. Aux dires de son coach, «la Ferche» verrait poindre le bout du tunnel.

«Il faut que je garde le moral, je n'ai pas le choix. Il faut aussi que je relativise les choses, mais ce n'est pas pour autant que je baisse les bras. Je bosse à fond, comme d'habitude, sans tricher avec moi-même, le club et les gens qui m'entourent». À le voir plaisanter à la sortie d'un entraînement matinal avec Xane d'Almeida et Antoine

attaquer et défendre ensemble. C'est vrai que Cédric est un très bon shooteur à trois-points, mais je lui ai demandé d'être plus performant défensivement. C'est ce qu'il est en passe de faire, c'est pour ça qu'il grappille des minutes». La défense serait donc la véritable raison de son utilisation parcimonieuse.

Mais Ferchaud a bien conscience que la sueur dépensée lors des «practices» finira bien par payer, avec Pau-Orthez ou ailleurs. «Je travaille pour gagner du temps de jeu, mais aussi pour mon avenir. Il me reste un an de contrat, et j'ai toujours été au bout de mes engagements. Maintenant, dans le basket moderne, on ne sait jamais ce qui peut se passer». Ferchaud est donc encore bien palois dans son cœur, car il n'évoque qu'à demi-mots un avenir meilleur... ailleurs.

Peut-être que l'arrivée de Claude Bergeaud, en lieu et place du «Direx» historique Pierre Seillant, l'incitera à rester en Béarn jusqu'au terme de son contrat ? Bergeaud lui avait fait pleinement confiance, en l'engageant dans un rôle de shooteur patenté avec l'équipe de France l'été dernier. «C'est la saison la plus difficile pour moi, mais ça va me rendre plus fort», analyse-t-il lucidement. Ça prouve que le joueur mais aussi l'homme ont des ressources. Pour mieux rebondir.

Pionnier, nomade, tireur à gage



A dossé au mur extérieur de son hôtel, Éric fume la clope d'après repas en se dorant au soleil du midi. Sans ostentation, ni remord : «C'est pas le top, non ?», rigole-t-il. «Mais bon, c'est comme ça, on ne va pas changer maintenant.» Au calme, comme apaisé, drôle de posture pour ce bourlingueur du ballon, tireur nomade, toute une vie à shooter, la boucle est bientôt bouclée.

Retour à Saint-Vallier, petit village fondu de basket où tout a commencé. Dès les premiers dribbles, le gamin est repéré, ciblé, promis à un centre de formation, avenir tout tracé. Premier pas chassés. «Moi, je rêvais des États-Unis. Je ne voulais rien faire comme tout le monde». À la fin des années 80. La Dream Team est un rêve et les cassettes des matches NBA une drogue de fanatiques, qui se shootent à l'extase et se les repassent sous le manteau. C'était gonflé ?

«Non, non», recadre-t-il. «La NBA, c'était du cinémascope pour moi, pas un instant je suis parti en me disant que je pouvais y jouer. Et puis, il n'y avait pas de Tony, Boris, etc... pour te montrer que c'était possible, c'était le néant à cette époque.» Le jeune Micoud s'envole à l'été 90. Écumant les lycées de Washington, le Frenchy intrigue. «C'était à la dure, les essais ! Déjà, je ne parlais pas anglais ! Un Français qui joue au basket à l'époque, à part les faire rigoler, ça n'allait pas plus loin.» En septembre 90, il ne rêve plus : il intègre le lycée militaire privé St.John's, à Washington.

La première année est belle, découvertes, apprentissage, galères : «J'y étais ! C'était énorme pour moi. J'avais du mal en

De Washington à Évreux, en passant par Georgetown, Besançon, Lyon, Strasbourg, Cholet, Dijon ou Paris, Éric Micoud a bourlingué. Au total, une dizaine de vies. De retour à Saint-Vallier où tout avait commencé, il nous a raconté ses aventures.

Par Thomas FÉLIX

LES 400 COUPS DE



Avec Strasbourg en 1988.



Avec Cholet en 2000.



Avec Paris en 2002.



Avec Dijon en 2004.

langue et, niveau études, je m'en sortais tout juste. Mais en basket ça allait. C'est une période où j'ai tout appris de la vie, me gérer seul ; surmonter les moments de spleen, pendant les fêtes, puisque je ne rentrais pas en France. Sans portable, ni internet». Pas encore inventés. «Une autre époque, je te dis.» Sans penser au lendemain, ni même à une carrière, le gamin vit sa vie.

Chassé par... Iverson

Deux ans de high school, deux années où son basket progresse à pas de géant, jusqu'à entrevoir la fac, la NCAA. «En fait, ma seule chance de poursuivre, c'était de décrocher une bourse, sinon c'était le retour en France.» Avec ses stats (21 points de moyenne, en 30 minutes), les propositions arrivent sans mal, mais Éric, on l'a compris, a son idée en tête. «C'était Georgetown que je voulais, et rien d'autre», dit-il avec, encore, des yeux gourmands. «La fac des Ewing, Mutumbo puis Iverson. Et cette lettre de Georgetown, elle n'arrive pas. Tous les jours, je regardais le courrier et... rien.»

Finalement, la fameuse lettre arrive et l'aventure prend une autre dimension. La NCAA, ce sont des salles remplies, un basket quasi professionnel, la folie du sport universitaire américain. «Là, tu prends tout en pleine tête», se remémore l'ancien Hoya. «D'abord, tu es des leurs. Ça veut dire qu'on te balade partout, qu'on vient te chercher en voiture, que tout le monde te reconnaît sur le campus, et que tu fais des fêtes de fou. Tu pars en avion privé et en costard pour jouer, tu n'as pas d'argent, mais on te paye tout. Tu joues dans la salle des Washington Bullets, devant 15.000 personnes ; à Syracuse, 33.000 spectateurs ! Certains matches sont télévisés, Et puis il y a John Thompson, le coach légendaire, et là c'était respect.»

Il effectue une bonne première année, dans le cinq de départ des Hoyas à plusieurs reprises, enchaîne, après la saison, dans des ligues d'été pour se perfectionner. Malheureusement, sa deuxième année est moins faste. «Ils recrutent et

je m'enfoncent dans la rotation. À la fin de l'année, je dois faire mon service militaire et je gamberge. On me dit que l'on va me garder ma place, mais ils recrutent Allen Iverson, et là, je sais que je ne jouerai plus.»

Déçu, Éric choisit de rentrer en France il veut commencer sa carrière pro. «Je suis contacté par Limoges et Maljkovic, mais à l'époque, Limoges c'est Didier Rose. Moi, je pose juste la question : est-on obligé de signer avec Rose ? Et là, plus de nouvelle. C'est là qu'intervient le Jet Lyon, qui me recrute. Mais je suis le dernier recruté et on me prête à Besançon en Pro B. C'est ça ma carrière : je n'ai jamais eu trop le choix en fait.»

Il devient meneur à Cholet

À Besançon, la saison s'agrémentait d'une montée en Pro A où le jeune «Américain» aiguisé un sacré shoot à trois-points. L'année suivante, à Lyon, patratas ! Au sortir d'une mauvaise saison, le club dépose le bilan et va pointer en N1. «Il faut dire qu'à l'époque c'était budget illimité avec Roger Caille. On était payé royalement et on n'avait pas de résultats ! Pas étonnant que ça se soit mal terminé. Mon problème, c'est qu'on bataille tous pour récupérer nos contrats et 2, 3 jours avant la fin des signatures, moi j'ai rien.» Il finit par signer à Strasbourg en 1996, pour deux saisons. La première est mauvaise, la seconde exécrable avec, en prime, une relégation en Pro B. Si statistiquement Éric s'en sort plutôt bien (13,2 pts et 4,4 pds) et s'affirme comme l'une des plus fines gâchettes du championnat, il déprime. «Une horreur. Tout le monde est en fin de contrat sauf moi, alors tout le monde s'en fout d'aller en Pro B, mais pas moi. Je commence à perdre mes cheveux et je panique», se rappelle-t-il. «Heureusement, mon agent me sort de là et après quatre ans de pro, je signe à Cholet où j'ai l'impression de vraiment démarrer ma carrière.»

Après avoir connu la Pro B et les fonds de casserole de Pro A, le Drômois rencontre Éric Girard à Cholet et entame une nouvelle carrière au poste de meneur. Entouré de joueurs costauds, Deron Hayes, Paul Fortier, Fabien Dubos et de jeunes qui montent (Jeanneau, Marquis, Akpomedah), Cholet réalise une bonne saison. «On finit troisième, Europe en vue, équipe de France, je suis meneur, un poste que j'aime et il y a la finale de la Coupe de France et là... tendon d'Achille qui lâche.»

Une cochonnerie de blessure venant gâcher une saison accomplie, la première. La dernière ? «J'ai l'impression que ma carrière est finie, parce que, si j'ai été un précurseur avec les USA, je l'ai été aussi avec le tendon d'Achille.» Il en prend pour six mois et revient trop vite, lesté de 10 Kg, surcharge pondérale attribué à son mode de vie, qu'Éric n'a jamais nié ni renié. «Ah, la fête ! Oui j'ai toujours aimé ça, même à Cholet. Je sortais les jeunes, Marquis, Akpo, on rentrait à 5h, on s'entraînait à 9, mais on assurait quand même.»

Après trois ans à Cholet, le coach Éric Girard changeant d'air, Micoud prend la décision de partir lui aussi. Avant de cingler vers Paris, l'équipe de France l'enrôle pour l'Euro 2001. «Qu'est-ce que je peux dire ? J'étais super content que l'on repense à moi ! Je fais de bons matches de prépa et à l'Euro je joue pas, rien, nada. Weisz me dit chaque soir de me préparer, et le lendemain, banquette. Alors je fais

FICHE D'IDENTITÉ

Éric Micoud

Né le 18 mars 1973 à Cotonou (Bénin)

1,85 m – Meneur / Shooteur – Français

Carrière : Saint-Vallier (1984-90), St. John's (High school, 1990-92), Georgetown (NCAA, 1992-94), Besançon (Pro B, 1994-95), Jet Lyon (Pro A, 1995-96), Strasbourg (Pro A, 1996-98), Cholet (Pro A, 1998-01), Paris (Pro A, 2001-04), Dijon (Pro A, 2004-06), Livourne (Lega, 2006), Évreux (Pro B, 2006-07).

En bleu : Euro cadet (1989), Euro espoir (1994), Euro senior (2001), 20 sélections.

Titres et trophées : Champion de France de Pro B 1995, Coupe de France 1999,

mon Euro à moi, je sors tester les fêtes turques et personne ne me dit rien.»

Dans son cinquième club, Paris (2001-2004), trois saisons s'égrènent sans souci. Il résume en un aphorisme banal : «Paris, c'est particulier». Et développe : «Tu as de l'argent, des joueurs, mais pas de pression, pas d'objectifs, on nous demande rien. Nicollin pousse une gueulante de temps en temps mais sinon, rien. En revanche, pour sortir, Paris c'est... Paris», lâche-t-il dans un sourire.

Avec Laurent Sciarra à la tête, Éric repasse à l'arrière et artille (11/15 à 3-pts contre Roanne en 2003-04, 284 tirs tentés à 3-pts cette année-là), sa marque de fabrique. Certains s'avancent pour réussir. Lui, il recule : «Je ne vois pas pourquoi je shooterais à 2-points, puisqu'à 3-points je suis bon !», rigole-t-il. «Moi, je m'arrête à la ligne à trois et je balance. Comme ça, je fais moins de distance et je peux continuer à jouer jusqu'à 45 ans. Mais bon, jouer avec Lolo c'est facile, tu te mets dans un coin et tu attends qu'il te trouve.»

«Tu finis tranquille !»

En 2004, il décide de poser ses valises à Dijon pour un nouveau défi. Miné par une douleur récurrente au tendon pendant la saison, ses prestations ne sont pas folichonnes. Au départ de sa deuxième saison dijonnaise, les douleurs sont plus vives, les perfs plus médiocres. «Je rate mes shoots, bref, je suis mauvais et j'ai mal. Le club me pousse à me faire opérer et je décide de tenter. Là, dans la foulée ils signent Lolo, T.J. Lux, l'équipe change et je comprends que je ne faisais pas partie des plans. Je suis le dindon de la farce, et eux vont gagner la Coupe de France. Ça fait mal, surtout quand je me retrouve à faire la queue devant Bercy pour chercher des places pour voir mon équipe.»

Dégoûté, abattu, Éric prend le temps de se reconstruire. Assagi depuis l'arrivée de sa fille, il se ressource chez lui, à Saint-Vallier, à l'été 2006, et se décide à poursuivre sa carrière. Une pige en Italie, à Livourne (7,4 pts, 2,0 pds en 7 matches), achève de lui redonner l'envie. Mais la Pro A ne pense plus à lui. «C'est la claque !», révèle-t-il. «Rien. Pas une proposition, alors que moi, j'ai une revanche à prendre par rapport à Dijon. Et c'est Évreux qui prend contact, un club en difficulté, en Pro B. Là, j'ai les boules. Et bien obligé de me dire que ça sent la fin. J'ai pris mon temps pour dire oui et puis je me suis dit : «Tu les emmerdes tous, maintenant tu finis tranquille !!»

Un mal pour un bien. Depuis deux ans, Éric a retrouvé le bon rythme dans le club normand où son entente avec le tout jeune coach Rémy Valin lui va bien au teint. Un rôle de grand frère, sur les parquets et en dehors, qui lui plait et dont il s'accommode avec le sourire. «Je suis bien. J'ai quelques regrets sur ma carrière, mais je suis bien. Je prends beaucoup de plaisir, moins de pressions, et j'espère en profiter encore longtemps, car ça passe trop vite une carrière.»

MICLOUD



Aujourd'hui à Évreux.



DESTINATION SOUIRIRE

→ Gloires choletaises

Les anciens pour le Secours populaire

Réunir à nouveau Jim Bilba, Bruno Coqueran, Olivier Allinéi et leurs copains, anciens joueurs de Cholet Basket dans un match de gala au profit du Secours populaire. C'est le défi que s'était lancée l'association Destination Sourire, formée de sept jeunes étudiants en commerce à Saint-Nazaire. La soirée a remporté un gros succès. En effet, près de 700 personnes ont pu admirer le spectacle donné par les anciens choletais face à une équipe de joueurs évoluant en Nationale 3. Le représentant du Secours populaire de Saint-Nazaire a souligné l'élan de solidarité des jeunes qui ont su mobiliser la municipalité, les bénévoles du club local (L'Union Sportive La Poitevineière-Le Pin en Mauges) ainsi que les instances du basket français. La recette a permis à 38 enfants du Secours Populaire de Saint-Nazaire de se rendre à Disneyland Resort Paris et aux distributions alimentaires hebdomadaires de l'association de perdurer.

Magazine de la FFBB – Avril 2008

5. MORILLON, PARTENAIRE DU CHOLET BASKET ENTREPRISE

Entreprises familiales : la fin des héritiers

Quels sont les secrets de la vitalité des entreprises familiales, principal pilier de l'économie française, et pourtant si discrètes : gros plan de KPMG.

Sa discrétion ferait oublier l'essentiel : c'est l'entreprise familiale qui constitue le tissu le plus dense et le plus solide de l'économie nationale. Dense, solide... mais la moins étudiée et donc la moins bien comprise. D'où l'intérêt de l'étude lancée par la société d'expertise comptable KPMG récemment. Aux conclusions étonnantes : sans faire de bruit, son image parfois poussièreuse d'un paternalisme d'un autre âge est battue en brèche par des performances à faire pâlir celles des entreprises les plus cotées. Et pas seulement en termes de créations d'emploi.

Pour quelles raisons et à quelles conditions ? Pour donner de la couleur à ses chiffres, KPMG a eu la (bonne) idée de faire dialoguer une palette de chefs d'entreprises très typés, l'autre soir, à l'Essca.

La suite de papa

Situation classique : voici d'abord « les héritiers, ceux qui ont pris la suite de papa. » Dites ça à un Nicolas Briant (Jardinerie Jacques Briant) ou à un Laurent Morillon (Morillon SAS à Andrezé) et vous les ferez bondir. Ils ont pris le relais du père, oui, mais pas sur leur bonne mine ou leur certificat de filiation. Nicolas Briant n'avait pas prévu ce parcours ; le jour où l'opportunité s'est présentée, il a fallu s'y préparer, s'imprégner, se former. Laurent Morillon, lui, était le dernier d'une fratrie de cinq. Hier, comme ce fut le cas pour les quatre générations précédentes (l'entreprise a été créée en 1865, si, si !), c'est l'aîné qui aurait pris le manche. Est-ce le vent de 68 qui est passé par là ? L'aîné a décliné, puis le second,



Les grands témoins de ce débat sur l'entreprise familiale, de gauche à droite : Laurent Morillon, Antoine Puget (groupe Siparex), Nicolas Briant, Henri Mercier, Michel Chevalier (administrateur de sociétés, Pdg d'Athéna), et Jean-Luc Leroux et Dominique Grignon, de KPMG.

puis... Le cinquième s'est lancé : Laurent. En s'assurant qu'il aurait les coudées franches et pas la pression de l'entourage familial.

Pépère de famille

Car c'est tout l'enjeu : parce que l'entreprise représente l'essentiel du patrimoine familial, l'entourage préfère souvent voir ses dirigeants se contenter d'une gestion en « bon père de famille », très respectable, souvent très féconde... Sauf si le côté « père de famille » devient un peu trop... « pépère ». Donc au risque de péricliter.

Et voici les autres, ceux qui ont séduit par leurs compétences et à qui

on a confié la tête d'entreprises... placées sous l'étroit contrôle de la famille. Avec un risque, celui de voir les décisions des conseils de direction battues en brèche au cours du repas familial le dimanche suivant, sorte de conseils d'administration officieux. C'est ce qu'a su éviter un Henri Mercier, Pdg du groupe Sicamus, notamment leader européen de l'hortensia, qui possède dans son encadrement le propre fils du fondateur Gérard Camus.

La fin de la préférence familiale

De vraies réussites, parce qu'ils ont su contourner les handicaps

classiques de l'entreprise familiale. Et multiplier les compétences autour d'eux en refusant de s'enfermer dans la « préférence familiale » exclusive. Certains ont su parfois élargir leurs horizons en s'ouvrant à des sociétés d'investissement capables de les accompagner... sans leur faire perdre leur identité. Or elle est là, la gageure : savoir préserver cette identité, ne pas la dénaturer car elle est le levain de tout le projet d'entreprise, et savoir se donner de vrais leviers de développement. Ceux qui étaient les invités de KPMG l'autre soir, avaient trouvé la recette.

Alain MACHEFER.

Le Courrier de l'Ouest - Samedi 29 mars 2008

6. PELLETREAU, PARTENAIRE DU CHOLET BASKET ENTREPRISE

Groupe

pelletreau

Séduit ? sans doute...
Emballé ? Certainement !



Emballage industriel, Logistique, Transport, Produits et machines d'emballage. Telles sont les activités du Groupe Pelletreau implanté depuis son origine (1925) à Cholet. Notre développement sur la région Centre et les Pays de la Loire avec nos filiales : PELLETREAU (Cholet 49), ENTT (Nantes 44), ACP (Angers 49), SBEI (Châteauroux 36), CODIS EMBALLAGES (Bordeaux 33) et VENDEE EMBALLAGES (Challans 85), permet de vous proposer une large gamme de produits en termes d'emballage, mais aussi de logistique et de transport. En fonction de vos besoins, nous vous apportons conseils et solutions adaptés. Dotés d'un bureau d'étude efficace, nous traitons vos demandes de façon personnalisée alliant spécificité de vos produits, respect de la qualité et des normes de sécurité, pour vos expéditions en France et à l'export.

Le groupe en quelques chiffres: 110 personnes sont employées, dont 42 à Cholet; Chiffre d'affaires 2007 : 13 000 K€